

LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1860

PRIS DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS.....	6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS.....	7 fr. 50
PRIS DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS.....	7 fr. 10
POUR LES DÉPARTEMENTS.....	8 fr. 00

PARIS

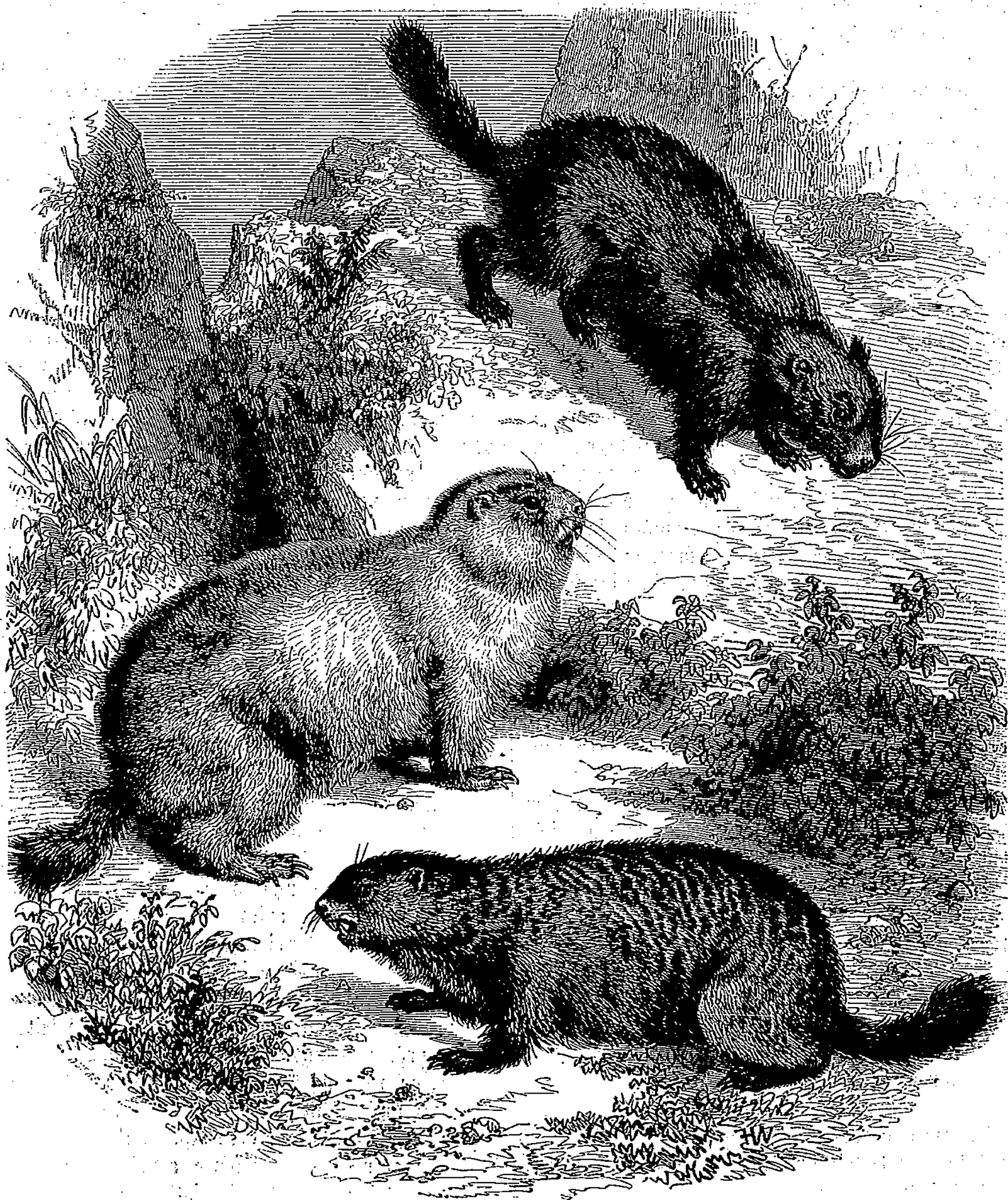
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LX

LES MARMOTTES.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 406.



Marmotte noire (*Arctomys nigra*). — Marmotte de Pologne (*A. Bobac*). — Marmotte de Québec ou du Canada (*A. empetra*).
Dessin de Freeman.

Le philosophe qui nommait les animaux nos *amis inférieurs* disait une chose vraie, une belle et bonne parole. Ce sont des inférieurs qu'il nous faut traiter avec humanité, quelquefois protéger, parfois élever et instruire. En revanche, sous nombre de rapports et d'une infinité de manières, ils nous sont utiles, nous servent, nous amusent, nous défendent, nous aiment enfin (quand nous consentons à nous laisser aimer), et souvent nous instruisent à leur tour. Partout où l'homme peut respirer et vivre sur cette terre, empire désormais trop étroit pour quiconque ne fait qu'en effleurer la superficie, nous trouvons des subordonnés, des êtres animés qu'il est de notre droit, de notre devoir de connaître, d'utiliser, de nous approprier. C'est notre sentence, ou plutôt notre heureux privilège que de conquérir en détail, de soumettre tout ce qui peuple ce domaine si riche, qui ne nous appartient que sous la con-

dition d'un incessant travail et à mesure que nous apprenons à le mieux exploiter.

Au pied des glaces éternelles, dans des lieux presque inaccessibles, où la vie végétale elle-même semble suspendue, l'homme retrouve encore quelques-uns de ces humbles compagnons. Entendez-vous, du haut de ce rocher qui surmonte une petite oasis de verdure, entendez-vous partir un sifflement aigu? La marmotte vous a découvert. Avertie de votre approche, toute une joyeuse compagnie qui s'ébattait là, au soleil, a disparu. Ne cherchez pas la double issue du terrier si habilement creusé par les intelligents rongeurs; elle est trop bien dissimulée sous des débris de rocs, des pierrailles, ou des buissons d'airelles et de rhododendrons. Les deux galeries en forme d'*ε* grec couché (l'une supérieure large, l'autre inférieure étroite), qui montent et descendent pour se réunir

à la chambre commune, ont de huit à dix mètres de longueur, et si vous tentiez de les explorer, le palais souterrain auquel elles aboutissent s'enfoncerait de plus en plus. Vous ne sauriez lutter avec les petits mineurs; leurs agiles pattes de devant, divisées en quatre doigts munis d'ongles forts et crochus, travaillent mieux et plus rapidement que la hêche, la pioche et le pic. Attendez plutôt : immobile et soigneusement caché, observez; les marmottes reviendront, car leur récolte est préparée. Les gramens les plus fins, les plus doux, coupés par les quatre incisives, recourbées et tranchantes, dont leurs mâchoires sont armées, séchent étendus au soleil. Ne vous lassez donc pas, et vous verrez tout l'amusant manège des petits rongeurs. Mais ils sont prudents, et, une fois alarmés, ne se rassurent pas tout de suite. D'abord, à l'entrée de la plus large des deux avenues, de celle dont la pente est descendante, pointera le museau, aux poils moitié noirs, moitié blancs, de la doyenne des marmottes. Avant qu'elle se hasarde, son œil perçant a exploré les environs. Plus loin que l'observateur armé de la meilleure lunette d'approche, elle peut voir : méfiez-vous donc, cachez-vous bien. Si rien ne l'inquiète, elle sort bientôt suivie d'une autre, et toute la bande, parfois de quinze à seize, vient déjeuner, puis se jouer, puis faire ses provisions. Les herbes fortifiantes et parfumées, la vesce, l'oseille, le plantain, sont la nourriture favorite de la marmotte. Elle ne dédaigne pas les racines, aime les fruits, et on l'accuse, quoiqu'elle soit dépourvue de dents canines, de manger, quand elle peut, les œufs et jusqu'aux petits des oiseaux. Campée sur ses longs pieds de derrière à cinq divisions, elle porte ses aliments à la bouche, comme l'écureuil, avec les pattes de devant. Le repas terminé, c'est plaisir de voir les jeunes animaux, tandis qu'un des vieux, du haut d'un poste élevé, inspecte les alentours et fait sentinelle, courir, se poursuivre, s'agacer, se culbuter l'un l'autre, les petits balançant en mesure leur tête penchée et leur queue touffue. Puis, assise sur son séant, chaque marmotte fait sa toilette, peigne sa grossière fourrure grise, brune ou souillée, rase sur son dos large et serrée sur sa poitrine; elle nettoie la barbe épaisse qui recouvre sa lèvre fendue, les longs poils jaunâtres de ses joues, et étale voluptueusement son lourd ventre au soleil.

Mais l'astre a passé le zénith, il décline à l'horizon. Il s'agit d'emmagasiner le foin coupé d'avance, et maintenant fané. L'un des rongeurs se couche sur le dos; il élève ses quatre pattes en guise de ridelles, entre lesquelles ses compagnons viennent déposer la récolte qu'ils ont réunie. Une fois chargé de tout le foin qu'il peut contenir, le chariot vivant est traîné, la queue servant de câble de halage, par les autres petits faneurs qui veillent à ce que la voiture ne verse pas; chacun ayant sa part de corvée, est tour à tour tirant ou tiré.

Plin qui, le premier parmi les anciens, parle de la marmotte, dont les Grecs ne paraissent pas avoir eu connaissance, l'appelait « rat des Alpes », *Mus alpinus*, et racontait tout d'abord l'industriel procédé, sur lequel depuis Gessner, le meilleur historien de ces rongeurs, donna de plus amples détails. Du reste, si l'on ne connaissait leur manège, il serait difficile d'expliquer comment de petits animaux lourds, trapus, qui dorment les deux tiers de l'année, trouvent moyen de rassembler dans leur terrier plus de foin qu'il n'en faut pour la charge d'un homme, autant au moins qu'un cheval en peut manger en une nuit. Ce n'est point une provision de bouche; la marmotte, qui reste engourdie huit mois de l'année, n'en aurait que faire. C'est la tenture, la couverture, la couche enfin où chaque famille (tous les petits dormeurs roulés et serrés les uns contre les autres) passe la froide saison. S'il survient une élévation de température, et que la troupe échappe un mo-

ment à sa léthargie, un coup de dent est donné au mobilier d'herbages, et l'on se rendort.

« La marmotte, dit le grand descripteur Buffon, a le nez, les lèvres, la forme de la tête du lièvre, le poil et les ongles du blaireau, les dents du castor, les moustaches du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées, et la couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun plus ou moins foncé. » Il n'est pas surprenant que ce rongeur, rappelant tant d'espèces diverses, trouve difficilement sa place sur l'échelle scientifique des êtres, et que Linné, réunissant dans ses larges divisions marmottes, loirs, lérots, muscardins, campagnols, ondatras, lemmings, gerboises, etc., entre l'écureuil et le castor, ne voie que des rats.

Prise jeune, la marmotte s'apprivoise aisément; c'est un hôte aimable et doux, sauf pour les chiens, qu'elle déteste. Elle apprend à gesticuler : debout sur ses pieds de derrière et tenant un bâton, elle danse, fait tous ses tours, obéit à la voix du maître. Compagne docile de nos nouveaux compatriotes les Savoyens, c'est d'elle qu'ils apprirent, dit-on, en la voyant grimper entre deux rochers, l'art de monter aux cheminées. Plusieurs des enfants de ce pays pauvre et alpestre ont gagné leur vie en portant sur leur dos, dans une petite boîte, et montrant à qui veut la voir « la marmotte ! la marmotte en vie ! » Assurément le petit danseur est lourd et peu agile; mais partout la main créatrice laissa des traces de grâce et de beauté : la marmotte a sa gauche gentillesse. Jadis, les habitants des Alpes faisaient cas de ce gibier, surtout à l'automne, lorsque son dos et ses reins se chargent d'une graisse ferme et solide, « assez semblable à la chair des tétines de bœuf. » En l'an 1000, si les moines de Saint-Gall voyaient un rôti de marmotte apparaître sur leur table, ils se hâtaient d'ajouter à leur Bénédicité cette prière : « Puisse notre bénédiction la rendre grasse ! » Nos palais modernes, plus à préjugés, ont besoin d'assaisonnements rigoureusement épicés pour supporter la forte odeur de terrier que conserve la chair de cet animal, en dépit de l'extrême propreté qui lui est naturelle.

Nous devons peut-être le verbe « marmotter » au petit murmure de satisfaction que fait entendre la marmotte lorsqu'on la caresse, ou quand elle se régale de lait, boisson qu'elle préfère à tout et qu'elle avale, comme boivent les poules, en renversant sa tête en arrière. Autrefois, ces rongeurs pullulaient dans les hauteurs où en été résonnait de toutes parts leur cri strident. Ils y deviennent aujourd'hui si rares que défense est faite de les chasser l'hiver. C'était vraiment pitié d'attaquer l'innocente petite bête au moment où elle est sans défense, et de l'arracher avec une espèce de barbare tire-bouchon à son terrier et à sa torpeur. Si l'on en croit les montagnards, la chair et la graisse de la marmotte, douées d'étonnantes vertus, guérissent la plupart des maux; ce petit animal prédit le temps mieux que les meilleurs baromètres : tant qu'elle recueille son foin, il fera beau; si le temps change, elle l'annonce par un cri particulier. Ferme-t-elle hermétiquement son trou, l'hiver sera rude; etc. Sans espérer des marmottes un si grand nombre de services et de renseignements, peut-être trouverait-on quelque utilité dans l'étude approfondie de leur sommeil d'hiver. Buffon, beaucoup d'autres avant et après lui, et récemment M. Regnaud de Paris, ont décrit leur torpeur hivernale, compté l'abaissement des pulsations du poulx pendant sa durée; les effets, sur l'animal endormi, du froid, du chaud et de l'absorption de différents gaz. En continuant ces études, on arriverait peut-être à des conclusions utiles même en médecine. Il est aisé de remarquer chez quelques vieillards, chez des gens faibles et nerveux, qui mangent peu et craignent

fort le froid, une grande somnolence à la rude saison. Peut-être un médecin, en poursuivant ces recherches, trouverait-il que, chez l'homme aussi, ces symptômes, considérés souvent comme des indices de congestions, viennent du refroidissement du sang, du ralentissement de la respiration, et demanderaient des stimulants, des fortifiants et de la chaleur.

Les marmottes et autres animaux à sommeil hivernal échappent à cet assoupissement s'ils passent les temps froids dans une chambre bien chauffée. Cuvier a remarqué, d'autre part, qu'un loir du Sénégal, qui n'avait jamais connu ce genre de torpeur dans sa patrie, s'endormit dès le premier hiver qu'il passa en Europe, et ne se réveilla qu'au printemps. D'autres rongeurs, qui s'enfoncent aussi dans la terre pour leur sommeil d'hiver, ne dorment pas si on les contraint de rester à la surface; il leur faut être séparés de l'air extérieur par quelques pieds de terre.

Nous avons donné la figure de la marmotte des Alpes, (t. XXVII, 1859, p. 405). Les trois espèces de la gravure de ce numéro appartiennent à trois pays différents. Tout au bas est l'*Arctomys empetra*, espèce qui grimpe aussi sur les arbres: elle est grise avec les pattes inférieures rousses. L'*Arctomys Bobac*, au-dessus, un peu plus petite que la marmotte des Alpes, n'en diffère que par son pelage d'un gris moins roux et d'un jaune plus pâle. Elle a aussi un ongle de plus à ses pattes de devant. Elle habite les montagnes et les collines de la Pologne, et on la retrouve jusqu'au Kamtchatka. La couleur plus foncée de la marmotte noire, tout au haut de la planche, la distingue. Du reste, la ressemblance entre tous ces petits rongeurs est telle, et leurs habitudes sont tellement rapprochées, que Buffon n'hésite pas à voir en eux une seule et même espèce, et il n'assigne d'autre cause aux légères variétés de grandeur, de couleur et de forme que les différences de climat.

TRAVERSÉE DE L'EMPEREUR CHARLES.

PAR UHLAND.

L'empereur Charles voguait sur la mer avec ses douze pairs; il gouvernait vers la terre sainte, et la nef était battue de la tempête.

Alors dit le brave Roland: — Je sais frapper et parer avec l'épée; mais cette science ne me sert de rien contre les vagues et les orages.

Ogier le Danois dit à son tour: — Je sais jouer de la harpe; mais à quoi bon, quand les vents et les flots se déchangent?

Sire Olivier était triste aussi et regardait ses armes: — Il n'en est pas de moi comme de Hauteclaire.

Le perfide Ganelon murmure à part: — Puissé-je me tirer de là! et vous, puisse le diable vous emporter!

L'archevêque Turpin soupirait fort: — Nous sommes les champions du Seigneur; doux Sauveur, descends sur la mer, et que ta grâce nous conduise!

Le comte Richard Sans-Peur s'écria: — Esprits de l'enfer, je vous ai rendu maint service, à votre tour aidez-moi.

Sire Naimès fit cette réflexion: — J'ai déjà donné plus d'un conseil; mais eau douce et bon conseil sont chère denrée sur un vaisseau.

Alors reprit le vieux sire Riolt: — Je suis une vieille épée, et je voudrais bien laisser mes os sur la terre ferme.

Gui, le galant chevalier, se mit à chanter: — Que ne suis-je un petit oiseau! je m'envolerais vers ma bien-aimée!

Le noble comte Garin dit: — Veuille Dieu nous tirer de péril! Je bois plus volontiers le vin vermeil que l'eau de la mer.

Lambert, le joyeux compagnon: — Que Dieu ne nous

oublie pas! J'aime mieux manger un beau poisson que d'être mangé par lui!

Le digne Godefroid dit: — Je ne me plaindrai pas, puisque je partage le sort de mes frères.

Le roi Charles était assis au gouvernail; il n'avait pas prononcé un mot. D'une main sûre il dirige l'esquif, jusqu'à ce que la tempête se calme. (1)

LA GRILLE DORÉE

AU KREML DE MOSCOU.

Au sommet d'une éminence qui domine la rive gauche de la Moskva, au centre de l'ancienne capitale de la Russie, s'élève l'antique forteresse que nous nommons improprement le Kremlin: les Russes la nomment le *Kreml*.

Ce mot, comme nous l'avons déjà dit, signifie une forteresse où se trouvent des églises, un palais et un nombre considérable d'édifices; c'est une ville forte renfermée dans une ville ouverte. Nijni-Novgorod, Kazan, Astrakhan, possèdent chacune leur Kremlin, moins important sans doute que celui de Moscou, mais cependant d'une étendue considérable.

L'aspect de cette forteresse n'a rien de sinistre: ses hautes murailles, les tours élevées dont elle est flanquée, sont recouvertes d'une peinture blanche soigneusement entretenue; un jardin anglais aux pelouses verdoyantes, aux massifs d'arbres touffus, entoure une partie de son enceinte; l'intérieur présente également un spectacle varié très-original. Ce sont d'abord ses cinq cathédrales, formant un véritable quinconce d'églises toutes ouvrant sur un même parvis, églises véritablement russes, avec leurs cinq coupes dorées affectant la forme bulbeuse, trahissant par là leur origine indienne, et dont les murailles intérieures sont couvertes de peintures byzantines aux couleurs vives, de devantures d'autel (iconostases) revêtues d'or, d'argent, et d'images de saints ornées de pierres précieuses; l'une d'elles contient les tombeaux de plusieurs des czars de la descendance de Rurik et d'Ivan le Terrible. C'est encore le trésor (*Ourojenia Palata*) qui renferme des richesses archéologiques d'une immense valeur matérielle, dépassée par leur intérêt historique, et qui permettent de suivre l'histoire de l'art en Russie depuis les temps les plus reculés.

Plusieurs monastères d'hommes et de femmes, le palais du sénat, l'arsenal, où l'on peut admirer des pièces d'artillerie en bronze d'une grande beauté de travail, et enfin les trois palais impériaux, complètent cet ensemble, unique, probablement, au monde.

Le plus considérable de ces palais est celui qui a été bâti pendant le règne de l'empereur Nicolas I^{er}. Il sert de résidence à la famille impériale pendant les différents séjours qu'elle fait à Moscou. Il renferme, outre les habitations particulières, d'énormes salles de réception décorées avec un luxe prodigieux et qui portent les noms des saints les plus vénérés en Russie, Saint-Vladimir, Saint-Georges, Saint-Alexandre, Saint-André. D'immenses dressoirs couverts de vases d'or et d'argent accompagnent dignement la profusion d'ornements qui recouvrent les murs.

La maison des Chevaliers, plus ancienne que ce palais, y est annexée au moyen d'une galerie soutenue par des arcades. Là sont logés les ministres et les grandes charges de la couronne.

Vient enfin le troisième palais, réuni également à celui bâti par l'empereur Nicolas I^{er}. C'est l'ancienne demeure des czars. Inhabité aujourd'hui, il conserve encore quelques pièces remarquables de l'ancien ameublement. Là se

(1) Traduit par M. Frédéric Schmée.